

Reçu le 03/06/2016

Publié le 01/12/2016

**Mémoire de l'époque coloniale à travers les représentations socio
lingagères. Cas de la Casbah d'Alger**
**Memory of the colonial era through socio-linguistic representations. Case of
the Casbah of Algiers**

Reda SEBIH¹

¹Université d'Alger 2, Algérie

Résumé

Ce texte est une tentative d'explication d'un phénomène observé sur mon terrain de recherche : la Casbah d'Alger. Il s'agit du recours très fréquent à la mémoire collective de la bataille d'Alger entre les habitants de la Casbah. En m'appuyant sur mes précédentes enquêtes de terrain, je vais tenter d'expliquer, à travers une analyse du discours notamment pragmatique et conversationnelle, quel rôle joue la mémoire collective de la guerre de libération et plus précisément celle de la bataille d'Alger dans la construction de l'identité casbadjje. Entre macro et micro-mémoire collective, entre citoyenneté et urbanité, entre « vrai » et « faux » casbadjis, c'est toujours la mémoire collective qui définit les groupes et les catégories par rapport à leur dite authenticité et par rapport à leur citoyenneté. Il s'agit d'une étude sociolinguistique des pratiques discursives autour de la représentation de la mémoire de guerre.

Mots clés : Mémoire collective / représentation sociolinguistique / mise en mots / mémoire de guerre / identité / toponymie urbaine / géographie sociale.

Abstract

This text is an attempt to explain a phenomenon observed in my field of research: the Casbah of Algiers. This is the very frequent recourse to the collective memory of the battle of Algiers between the inhabitants of the Casbah. Based on my previous field investigations, I will try to explain, through a particularly pragmatic and conversational analysis of the discourse, what role plays the collective memory of the war of liberation and more precisely that of the battle of Algiers. in the construction of the casbadjje identity. Between collective macro and micro-memory, between urbanity and urbanity, between "true" and "false" casbadjis, it is always collective memory that defines groups and categories in relation to their so-called authenticity and in relation to their urbanity. This is a sociolinguistic study of discursive practices around the representation of the memory of war.

Keywords : Collective memory / sociolinguistic representation / putting into words / memory of war / identity / urban toponymy / social geography.

La Casbah a joué un rôle très important dans le déclenchement et le succès de la guerre de libération, le tissu urbain avec ses ruelles étroites, ses impasses, la proximité de ses terrasses ont facilité les opérations des Moudjahidines et furent le cauchemar des soldats français. De plus, la présence de ce qu'on appelle « el bertouz » (le cagibi) et « essedda » (la mezzanine) qui est une sorte de débarras placé sous les escaliers menant aux étages supérieurs dans les maisons, constituaient des caches idéales pour plusieurs combattants et groupes recherchés, ce qui a fait de l'espace un complice très discret, un collaborateur fidèle et aujourd'hui, un lieu de mémoire de guerre irréprochable.

Je vais tenter, dans le présent texte, d'analyser la représentation de la mémoire de guerre de libération nationale dans le discours des habitants de la Casbah. Je m'intéresserai plus particulièrement aux interactions portant sur cette mémoire ainsi que le rôle de cette dernière dans la construction identitaire des uns et des autres.

Pour mener à bien cette analyse je vais exploiter une partie du corpus que j'ai recueilli lors de mes investigations à la Casbah*. Il s'agit d'un certain nombre d'entretien et de conversations enregistrés dans différents endroits à la Casbah.

Une grande partie des informations qui ont animé ma curiosité et ont constitué mes hypothèses de recherche doctorale se trouvent concentrées dans une nouvelle technique que j'ai proposée dans ma thèse† : *Le récit de vie sur carte géographique*.

Il s'agit grosso-modo d'une technique audiovisuelle qui consiste à filmer le mouvement des mains d'un(e) enquêté(e) sur une carte géographique et en train de raconter son enfance et sa vie dans un lieu précis, pour mon cas, la Casbah d'Alger.

Alors d'un côté, le discours est enregistré et se trouve enrichi par la carte à travers les noms de rues et ruelles évoquant ou rappelant chacune des histoires personnelles ou collectives de l'enquêté ce qui renseigne sur la mémoire collective mais aussi et surtout, l'oubli collectif. D'un autre côté, les mouvements des mains renseignent sur les frontières imaginaires, de ce qu'est le quartier, la ville, l'intérieur, l'extérieur, l'intime, le collectif...etc.

J'ai exploité bien évidemment les questionnaires et les entretiens que j'ai réalisés pour enrichir mon analyse.

Mes enquêtés évoquent la mémoire de la guerre de libération, soit en répondant à différentes questions même si celle-ci n'ont aucun rapport avec cette période (pour ce qui est des questionnaires), soit en parlant d'une famille ou d'une maison dont le nom est indissociable des événements de la période coloniale (dans les entretiens), soit en racontant leur enfance ou l'histoire de leurs parents en montrant une ruelle ou un quartier (à travers le récit de vie sur carte géographique).

Je vais prendre quelques exemples pour voir quand, comment et pourquoi la mémoire de la guerre de libération est-elle évoquée dans mon corpus et quel rôle joue ce retour à la période coloniale dans la construction de l'identité citadinecasbadjie ainsi que dans la mise en mots de la ville. Je prendrai appui sur l'analyse du discours et les théories de la géographie sociale pour expliquer mes conclusions.

Il faut signaler que cette période représente pour la plupart de mes enquêtés le symbole de la puissance de la Casbah puisqu'elle était le fief des révolutionnaires, le texte qui a appelé les Algériens à la révolte fut rédigé dans ses ruelles. Les personnes âgées évoquent systématiquement la guerre d'Algérie dès qu'elles parlent de leur enfance ou leur jeunesse, ou en parlant des grandes figures de la Casbah. Pour les jeunes, le recours à la mémoire de guerre n'est pas évident et les détails ne sont que rarement relatés, ce qui est normal parce qu'ils n'existaient pas encore mais certains en parlent en se basant sur le récit de leurs parents. Pour ce qui est de l'enfance de nos enquêtés âgés, le point de départ est généralement l'école, une période qui les a tous marqués puisqu'ils gardent encore en mémoire cette désignation d'indigène par l'état français de l'époque, mais il n'y a pas que des souvenirs négatifs,

* Ces investigations correspondent aux différentes enquêtes menées depuis dix ans à la Casbah dont une partie constitue mon corpus du mémoire de magister – soutenu en 2006 – et l'autre (la plus importante) représente mon corpus de thèse de doctorat.

†SEBIH R., *Langues et mise en mots de l'identité spatio-linguistique : cas de la Casbah d'Alger*, thèse de doctorat soutenu publiquement le 23 avril 2014 sous la direction de Assia Lounici, Asselah-SafiaRahal et Thierry Bulot.

beaucoup me parlent des rapports très humains qui les liaient à leurs enseignants (français) qui étaient aux petits soins de tous les enfants bien qu'ils aient été en guerre.

Voici deux exemples dans lesquelsmes enquêtés évoquent leur enfance et la guerre de libération : (F étant un des membres d'une association qui m'a accueilli dans ses locaux pour une discussion en compagnie de quelques touristes français. I son interlocutrice, une française qui lui posait quelques questions.)

T1 F : Vous me voyez m'exprimer / je m'exprime bien en français et la culture elle est/ elle est française, ...malheureusement il y a eu la cassure la gr / la grande cassure dont on ne parle :: pas c'est la période 60 62, c'est l'OAS (...) les Français avaient leur place ici (...)

T2 I : Donc vous, vous vous battiez pour l'indépendance mais pas pour euh :: pas pour euh faire partir les

T3 F : Non : pas du tout pas du tout, pas du tout / pas du tout au contraire pt'ête si les Français d'Algérie étaient restés on serait beaucoup mieux : beaucoup/ beaucoup oui (...)

J'ai remarqué dans mon corpus que les enquêtés âgés parlent de la guerre parce qu'ils l'ont vécue et qu'elle les a marqués. Les événements racontés sont très détaillés, ils parlent de leurs aventures, leurs exploits, parfois ils font de courts récits sur la torture qu'ils ont subie[‡] ou tout simplement leur témoignage des faits auxquels ils ont assisté, des caches qu'ils avaient dans leur maison, qui existent encore et parlent des moudjahidines qui s'y abritaient ou des armes qu'on y dissimulait , etc.

Les personnes âgées s'approprient l'histoire et la mémoire de la guerre de libération ce qui est aussi le cas des jeunes bien qu'ils n'aient pas suffisamment de détails sur les événements mais ils se basent sur le récit de leur famille et de leurs proches pour en faire un héritage mémoriel et identitaire. L'appropriation de cette mémoire se fait plus concrète et plus dominante quand les personnes âgées opposent l'histoire à leur mémoire collective. Voici un exemple de conversation enregistrée entre une Française venue en touriste à la Casbah et un de mes accompagnateurs (dans la méthode du parcours commenté) qui discutent de la qualité d'un film récent « *Hors la loi* » de Rachid Bouchareb sorti en 2010. Ce film a suscité un grand débat en France et la discussion tourne justement autour de ses qualités techniques et son arrière plan documentaire. Mon accompagnateur me donne un bon exemple d'appropriation de la mémoire collective en corrigeant les dates données dans le film et même les événements qui eurent lieu à cette époque, les détails sont impressionnants :

(A étant mon accompagnateur et I étant son interlocutrice et T le tour de parole)

T1 A : ... ensuite ils intègrent la mafia dans le FLN[§]/ deux de ses frères sont des responsables :: ensuite un des responsables est tué alors que c'est pas vrai / Boudaoued il est vivant : le responsable de la fédération de France:/ ensuite ce responsable à qui on vient/ on le reçoit dans un salon cuir/ dans un hôtel : le FLN dans les : dans les grands hôtels à l'époque !

T2 I : oui

T3 A : bon

T4 I : ça c'était à:: à Genève

T5 A : à Genève et puis on le voit à Frankfort/ euh à Homburg/ je ne sais plus comment s'appelle/ pour ramener des armes, ceux qui ramenaient les armes, je les connais ils sont vivants // ils sont vivants / y a deux seulement qui sont morts / mais le pre : / le principal acheteur c'est Taïeb Kent, Studio Kent rue Didouche Mourad : c'est lui qui achetait les armes.

[‡] J'ai constaté que la torture est un sujet tabou, les enquêtés n'en parlent pas trop et évitent de s'y attarder.

[§] Front de Libération Nationale.

...

T6 A : mais la plus grave bêtise, pardon madame moi je parle beaucoup

T7 I : non non

T8 A : parce qu'il fallait qu'ils attendent qu'on crève : le combat de Hamia / ChrifHamia c'était 58 c'était pas octobre 61.

T9 I : hem hem

... »

On remarque vite que sur des données sensées être objectives de l'histoire, mon accompagnateur livre non seulement des noms de responsables mais leur surnom (Taïeb Kent, Kent étant le nom de son studio de photographie à Alger, on le surnomme ainsi) avec en plus son adresse. On constate à quel point les dates sont précises dans la mémoire collective relative à la guerre, une véritable opposition à l'histoire.

Un autre phénomène a attiré mon attention lors des enregistrements, c'est le jugement fait sur une personne qui dit habiter telle ou telle maison faisant partie d'une mémoire dont les personnes âgées évitent d'en parler, ou au contraire apportent leurs connaissances à son sujet pour mettre en valeur leur implication dans les opérations de la période coloniale. En d'autres termes lorsqu'une personne dit qu'elle habite une maison dont la réputation durant la guerre de libération était négative, les personnes âgées jugent cette personne négativement ou ne la considèrent pas parmi les anciens casbadjis et vice-versa. Je vais prendre deux exemples qui correspondent respectivement au premier et au second jugement de l'interlocuteur.

Extrait 1 :

Il s'agit d'un monsieur (E1) qui voulait me présenter un ancien de la Casbah pour le futur tournage d'un web-documentaire au sujet de la Casbah**, mais (E2) s'y est opposé sous prétexte que M habite une maison mal renommée durant l'époque coloniale.

T1 E1 : j'ai parlé d'eux à M. là où // là où il y avait les six France excuse-moi oncle

T2 E2 : les six français

T3 E1 : je vais le voir oui

T4 E2 : a :::::

T5 E1 : bon d'accord puisque tu dis que/

T6 E2 : il vient de la planète des singes lui

T7 E1 : c'est vrai c'est vrai / il dit que son grand père est né ici alors que oncle Z. connaît très bien son histoire

T8 E2 : ce type est né dans une maison mal réputée

T9 E3 : c'est quoi les six français ?

T10 E4 : non c'est pas les six français ils parlaient d'un :: d'un type qui :::

T11 E1 : une maison qui s'appelle comme ça / six France six France / six France ou [sis] France

T12 E2 : les six français »

En fait, cette maison est décrite par E2 comme une maison « *de tolérance* », une maison de prostitution; il y avait quelques unes comme elle à la Casbah durant la période coloniale, elles avaient chacune un surnom comme « le palmier », « le soleil », « les trois étoiles », « Chicago », « la lune » ... ce sont toutes des maisons qui avaient « une très mauvaise réputation » parce que c'est strictement interdit dans les sociétés musulmanes. Je n'ai retrouvé nulle part l'histoire de ces maisons, elles font partie de l'oubli collectif car c'est un grand

**DREAN C., BULOT T., LOUNICI A. SEBIH R., 2012, *Dans les Murs de la Casbah*. Webdocumentaire (3h00): mise en ligne le 04 avril 2012. Disponible sur <http://casbah.france24.com/>

tabou, bien que tous les anciens casbadjis connaissent cette pratique dont était réputée la Casbah, c'est un peu la mauvaise facette de l'ancienne forteresse.

Le jugement porté sur M. par E2 est une représentation basée sur la réputation qu'avait cette maison dans la ville à l'époque coloniale. Par la suite E2 va appuyer ses propos par le fait que M. disait qu'il était né dans cette maison alors qu'elle est très mal vue, voici donc la suite :

E2 : moi j'étais en compagnie de Corine Chevalier / l'ambassade de Turquie/ et :: des personnalités quoi / il m'a dit je suis né ici/ je lui ai dit ne dis plus jamais que tu es né là.

E1 : c'est vrai je l'ai déjà prévenu je l'ai déjà prévenu.

E2 : ne dis plus jamais ça / il m'a dit ma mère est née ici/ je lui ai dit oh !c'est plus grave »

Deux éléments doivent être pris en considération : le premier est un indice à référence négative partagée puisqu'au moment où E1 cite le surnom de la bâtisse, il demande pardon à son interlocuteur par respect puisqu'il a prononcé un mot à connotation indécente sur le plan sociale et religieux (voir tour de parole T1). Le deuxième élément est le fait qu'E2 dévalorise d'abord le degré de citadinité d'E1 avant de dévaloriser son appartenance familiale. E2 dit que *M est venu de la planète des singes*, connotation à quelqu'un qui n'a rien à avoir avec le ou les groupes sociaux dans le quartier.

Nous sommes donc en présence d'un préjugé dont la fonction dissociative permet d'isoler les *nôtres* (qu'on peut montrer aux gens aux yeux de E2) des *leurs* (à écarter). Les *nôtres* parce que les deux informateurs sélectionnaient les personnes susceptibles de faire partie des individus à interroger pour le web-documentaire.

Je peux aussi citer un autre exemple où il est question de description positive d'une maison qui implique celle de la famille qui l'occupe rien que pour son passé.

Il s'agit d'une visite de la Casbah dans le cadre de l'application de la méthode du parcours commenté au cours de laquelle mon accompagnateur me parlait d'une maison qui fut durant la guerre de libération un laboratoire où les moudjahidines fabriquaient des bombes.

La description commence d'abord quand mon accompagnateur voit l'un des fils du propriétaire de la maison, une rencontre décrite comme « une chance » parce qu'on allait pouvoir visiter la maison en question.

(A : étant mon accompagnateur, B : le fils du propriétaire, C : Céline la réalisatrice du web-documentaire)

T1 A : Alors là, vous avez de la chance, je n'sais pas s'il va vous faire rentrer oui ou non/ c'est l'homme à la casquette//// ça c'est l'homme à la casquette, c'est lui qui habite cette belle maison où euh / qui était euh (...) alors là ce monsieur là il habite la belle maison / qui était un laboratoire de bombe durant la révolution. Cette maison appartenait au Bachagha Outaleb // ils peuvent prendre (des photos) devant la porte ?

T2 B : oui.

T3 A : Allez-y il va vous montrer là où les bombes ont été fabriquées// C'est une très très belle maison // (...) vous avez eu de la chance de le trouver de toute façon// c'est cette maison / c'est une très belle maison vous la prenez d'en haut, très très belle maison

T4 C : eh ouai, donc là y avait des gens qui fabriquaient des bombes pour le FLN c'est ça ?

T5 A : mais où ?

T6 C : là ?

T7 A : au d'sous du patio il fallait descendre par une corde //// avec une corde il fallait descendre / c'est un puits...

C'est donc un des exemples où la mémoire collective produit la mise en mots positive ou négative des lieux et l'accès à la maison était immédiat puisque l'équipe a pu tourner à

l'intérieur de la maison pour filmer le puits et ce, avant même d'expliquer qui on était et pour qui l'équipe était venue tourner.

Je vais prendre des exemples de chaque type d'entretien pour analyser la représentation qu'ont les uns et les autres de la notion « casbadji ». Le but de cette analyse est de comprendre comment à travers la mémoire collective, notamment celle de la période coloniale, la notion de casbadji est indissociable de l'activité de la passivité de telle ou telle famille durant la bataille d'Alger.

Pour ce qui est de la mise en mots de l'espace à travers la guerre de libération, j'ai constaté que certaines ruelles et maisons étaient devenues célèbres avec les événements de la guerre, aujourd'hui elles restent dans l'imaginaire collectif comme des repères spatiaux mais aussi identitaires. Dans les ruelles où des films sur la guerre ont été tournés, c'est leur représentation vis-à-vis de tout le quartier et même des rues adjacentes qui en ont pris la trace. Voici un extrait

« Par exemple, pendant la guerre le chahid Ali La Pointe est mort dans not' quartier, c'est à deux pas de notre maison heu : après quand le film heu : la bataille d'Alger, la heu : la bataille d'Alger a été tourné dans not' quartier. Il y a une scène déjà où on fait voir notre terrasse de notre maison, quand il y eu le ratissage. »

Les jeunes n'ont recours à l'histoire de la guerre de libération que lorsqu'ils l'évoquent pour expliquer le rôle de la Casbah dans l'histoire d'Alger et de l'Algérie ou de quelques particularités spatiales comme les passages souterrains secrets qui mènent de la citadelle au port^{††}.

Dans les questionnaires, j'ai demandé à mes enquêtés (question n°11) de m'expliquer comment ils pouvaient établir la différence entre les « vrais » et les « faux »^{‡‡}casbadjis. Les résultats ont montré que la notion de « vrai » renvoie aux caractéristiques suivantes

- Vrais casbadjis
- Les anciens
 - Les personnes âgées
 - Ceux qui sont partis
 - Les Kabyles
 - Les originaires
 - Les Turcs
 - Les natifs

Alors que la notion de « faux casbadjis », elle est attribuée aux

- Faux casbadjis
- Nouveaux habitants,
 - Squatteurs,
 - Ruraux,
 - Ignorant de la valeur du lieu, et aux
 - Transitaires.

^{††} Ces passages secrets ont été creusés durant l'époque ottomane, ils permettaient aux Deys de se rendre, en cas d'urgence, de son palais au port sans risque de se faire surprendre. Ils ont beaucoup servi durant la guerre de libération mais aussi durant la décennie noire avant que l'état ne décide de les condamner avec des murs en béton.

^{‡‡} C'est sur le terrain que j'ai entendu les adjectifs « vrai » et « faux » pour qualifier un tel ou tel casbadji.

Il est clair que selon mes enquêtés, majoritairement les vrais casbadjis, ceux qui ont le droit *d'occuper le territoire*, sont les anciens habitants de la ville, donc les familles qui y ont vécu pendant plusieurs décennies voire plusieurs siècles, ce qui implique qu'elles partagent avec les autres anciennes familles une mémoire collective très riche et complexe. Or, l'histoire de la Casbah est célèbre puisque c'est aussi l'histoire du pays et les médias rapportent sans cesse des fragments de cette mémoire collective ce qui lui donne un caractère quasi national. Alors comment réagissent les casbadjis dans cette généralisation de la mémoire urbaine ?

Dans les entretiens, mes enquêtés m'ont appris que l'identification d'un « vrai casbadji » se faisait d'abord par une certaine façon de parler, faisant allusion au langage casbadji. Ce qui m'intéresse ici c'est le contenu car c'est ce qui permet l'identification et la distanciation des anciens par rapport aux Autres.

Pour cela, rien de mieux que les interactions verbales à travers lesquelles on peut étudier le rôle de la mémoire collective, notamment celle de la période coloniale, dans l'identification des casbadjis.

Je vais prendre l'exemple d'une interaction entre deux personnes qui ne se connaissent pas, il s'agit d'une visite guidée de la basse Casbah (méthode du parcours commenté), dont un des passages clé était la visite du palais Hassan Pacha à la basse Casbah. Quand mon accompagnateur a entendu une dame dire « c'était la bibliothèque nationale », ce fut l'élément déclencheur d'un échange dont le but était de mesurer le degré de citadinité de chacun. En d'autres termes, chaque interlocuteur va tenter de démontrer son appartenance à l'espace et à l'identité casbadjie.

Le passage est un peu long mais il permet de voir comment s'effectue l'authentification par les uns et les autres : (A étant mon accompagnateur, D la dame interlocutrice, D2 et D3 sont des femmes qui intervenaient durant la conversation et T étant le tour de parole)

« T1 A : c'était la bibliothèque nationale ensuite en 56 c'est devenu la SAS

T2 D : c'est ça, c'est ce que je te disais (en parlant à sa sœur à côté d'elle) celle des parachutistes (passage inaudible)

T3 A : c'est pas les paras non nonnonnonnon les paras c'est juste au dessus, section administrative spécialisée SAS,

T4 D : Oui, c'était l'action psychologique

T5 A : voilà, c'était quand on recevait quelqu'un, un beau frère ou un beau père ou autre

T6 D : il fallait le déclarer

T7 A : il fallait le déclarer, c'est ce qu'on appelait la paix rose

T8 D2 : oui ouioui

T9 A : l'endroit dont vous parlez de torture etcetera,

T10 D : c'était AlgerSahel, c'était Alger Sahel

T11 A : Alger sahel

T12 D : voilà

T13 A : Alger sahel ce n'est pas ici, là c'est le palais Klein, l'intendance

T14 D3 : où est ce que ça se trouve

T15 D : l'intendance

T16 A : Alger sahal c'est là où on ...(passage inaudible) prêt de la maison Hmed Pacha ...l'entrée est vers la bas

T17 D : là où il y avait alger nord, le El-Qadi (le juge)

T18 A : dar Elqadi---

T19 D : dar elqadi là où je me suis mariée

T20 A : là en arab, on dit en français alger nord et alger sud, celle-là c'est la maison Malki, elle existe encore

T21 D : elle existe encore

T22 A : et Hanafi (allusion à la maison Hanafi) elle se trouvait dans le grenier de la mosquée Djamaa Lihoud

T23 D : que Dieu te bénisse

Claquement des mains

T24 D : et la caserne des pompiers

T25 A : elle n'existe plus, elle existait la caserne des pompiers et l'habitation des pompiers,

T26 D : oui

T27 A : et la salle de la lyre une espèce d'opéra petite mitoyenne à Pacha (référence au palais Hassen Pacha)

T28 D : oui oui

T29 A : elle existe maintenant c'est une maison de jeunes

T30 D : tout ça ça nous ramène eeehhh !!

T31 A : tu t'es mariée ici à Dar Elqadi ?

T32 D : oui mais après l'indépendance, bien sur

T33 A : Pourquoi

T34 D : bien sur moi je me suis mariée en 1972 mais mon père est natif de la Casbah mon grand-père est natif de la Casbah

T35 A : où est-ce que vous habitiez ?

T36 D : soixante si- à ain-mzeouqa

T37 A : Ah

T38 D : 66 rue de la Casbah

T39 A : 66

T40 D : et la rue Tombouctou

T41 A : hein !! (Cri de surprise)

T42 D : El-Badaoui

T43 A : Rezki El-Badaoui c'est ton père ?

T44 D : c'est mon père

T45 A : ah ! toi tu es ::

T46 D : nous sommes ses filles (en montrant un petit groupe de femmes)

T47 A : attends

T48 D : oui

T49 A : et la soeur de RezkiBadaoui était mariée à Rabah le marin,

T50 D : c'est ça, Fatima

T51 A : Fatima

T52 D : ma tante Fatima, elle est morte que Dieu ait son âme.

T53 A : elle habitait à Bouzaréah, son fils est médecin, AbdElghani est à Sonatrach

T54 D : AbdErrahmen (passage inaudible) AbdElhadiAbd-Errahmen

T55 A : Abd-Errahmen le médecin est mort

T56 D : oui il est mort El-Hadi El- Hadi

T57 A : Ah c'est ton père Elbadaoui, bon toi si tu marche comme ça (faisant un signe de ses deux mains comme si elles portaient quelque chose sur la tête) tu mettrais son nom sur ta tête, les gens de la Casbah te porteraient comme ça (faisant signe de porter quelqu'un sur la tête ou les épaules) il n'y a pas un qui n'a pas était circonscrit par RezkiElbadaoui

T58 A : *Celui qui ne connaît pas RezkiEbadaoui*

T59 D : *c'est un pan de la Casbah*

T60 A : *c'est un pan, celui qui ne connaît pas RezkiEbadaoui à la Casbah n'est pas natif de la Casbah (claquement des mains)*

T61 D : *et oui c'est mon père que Dieu ait son âme. »*

Analyse :

L'ouverture de la discussion (Schegloff et SACKS 1973 et 1974) s'est faite à travers un stimulus faisant référence à la mémoire collective. En effet, l'interlocuteur A ne connaît pas D, ce qui l'a poussé à engager une discussion avec elle c'est précisément le fait que D disait que le palais était à l'époque coloniale une bibliothèque nationale. Une fois la discussion entamée, A enchaine les précisions mais D a confondu le palais où étaient installés les parachutistes avec l'endroit où ils étaient présents, D lui a alors corrigé l'erreur d'une manière qui lui a fait perdre la face^{§§} (« c'est pas les paras non nonnonnonnon ») mais très rapidement, D tente de reprendre le dessus en avançant des données très précises en interrompant son interlocuteur. Effectivement, D va interrompre A à quatre reprises avant que la discussion ne se stabilise. Elle ne va pas apporter de simples éclaircissements mais des mots clés qui démontrent qu'elle partage très bien ce qui peut être appelé une mico-mémoire collective. Au dernier chevauchement de leur discussion (tour de parole T16 et T17) on voit que D devance A pour préciser l'endroit où se trouvait « Alger Sahel » à l'époque coloniale en disant que c'était à « Dar Elqadi » et là A exprime sa satisfaction avec d'abord une intonation très particulière « Dar Elqadi:: » qui veut dire « c'est exactement ça ». Ensuite, avec un certain nombre de gestes de la main (en montrant bien la pomme de sa main) et de la tête (en baissant la tête) signe de satisfaction.

Mais cela ne suffit pas pour A qui veut confirmer l'appartenance de D à un groupe casbadji ou pas, il lui pose alors une question indirecte « T31 A : Tu t'es mariée ici à Dar Elqadi ? » qui va révéler des éléments discursifs très intéressants. T31 est une question indirecte parce que la réponse a déjà été fournie auparavant dans T19 où D dit clairement qu'elle s'est mariée à Dar Elqadi, donc ce que voulait savoir A à travers cette question était « est-ce que tu es d'ici ? » car l'échange qui va suivre le démontre. Effectivement, en répondant que son mariage a eu lieu en 1972, D a tout de suite compris qu'on pouvait la confondre avec ceux qui sont venus après l'indépendance (donc qu'elle pouvait être stigmatisée) alors elle ajoute une information qui n'a aucun rapport avec la question mais prouve qu'il n'était plus question dans cette interaction de savoir si les deux interlocuteurs étaient ou non « vrais » casbadjis. Elle ajoute alors « mon père est né à la Casbah, mon grand père est né à la Casbah ». Pour analyser ce passage, le mieux serait de faire appel à la pragmatique, notamment la notion d'implicature conventionnelle^{***}. La pragmatique parce qu'elle permet d'expliquer les « phrases ambiguës » ce qui est le cas ici.

Voici le passage en question : « T34 D bien sûr moi je me suis mariée en 1972 mais mon père est natif de la Casbah mon grand-père est natif de la Casbah »

Le rapport entre les deux propositions de la phrase n'est pas évident. Il peut même sembler illogique puisque rien dans les énoncés précédents ne justifie le recours au lieu de naissance des parents de D. Le **posé** serait que D s'est mariée en 1972 mais que son père et son grand-

^{§§}Goffman.E,*Les rites d'interaction*, Minuit, Paris, 1974.

^{***} Les implicatures font partie de la pragmatique du second degré qui est *l'étude de la manière dont la proposition exprimée est reliée à la phrase prononcée*. C'est Grice (H.P. Grice. *Logique et conversation*. Communication. 1979) qui s'est intéressé le plus aux implicatures à travers le principe de coopération et les maximes conversationnelles (maxime de qualité, de quantité, de modalité et de relation).

père sont nés à la Casbah. Le **présupposé** est que la seule date qui met en lien D à la Casbah est 1972 ce qui signifie qu'elle s'y est installée récemment avec tout ce que cela peut engendrer comme représentations que l'on se fait sur ceux qui sont venus après l'indépendance, soit en 1962. D'où l'**implicature** conventionnelle introduite par la conjonction « mais » qui signifie : certes je me suis mariée en 1972 mais ma famille y est depuis des générations donc « je suis casbadjie ».

Cela n'a pas suffi à A qui va tenter de confirmer le degré d'authenticité casbadji de son interlocuteur en lui demandant l'endroit exact où la famille de D habitait et c'est là qu'on découvre aussi une autre réalité de la mémoire collective : une toponymie urbaine casbadjie spécifique.

En effet, connaître les numéros des bâtisses de la Casbah ainsi que leurs propriétaires était une chose très courante à la Casbah, jusqu'à l'indépendance, car la plupart des familles se connaissaient. Donc, ceux qui ont gardé ce réflexe de donner le numéro de la porte et le nom de famille décrochent tout de suite le titre de « vrai » casbadji.

Dans les tours de paroles qui vont suivre (T36 jusqu'à T40) D va donner les différents noms de la rue où habitait sa famille (Ain Mzeouqa (Fontaine colorée) / 66 rue de la Casbah / rue Tombouctou. A fouillait dans sa mémoire des repères ou des noms qu'il pourrait connaître alors quand il a répété le numéro 66, il s'est écrié d'une manière très étonnante (T41) mais qui a pris tout son sens car il s'est avéré qu'A connaît très bien et le père et toute la famille de D. La longue discussion qui suit va permettre à A de prouver son degré d'authenticité casbadji et à D d'avoir une face positive devant A et devant le groupe de personnes qui suivait cette discussion. Au final de cette interaction (qui n'est qu'une fin partielle ici puisqu'ils vont continuer à étaler toute la micro-mémoire collective qu'ils partagent) A remet le titre de « vrai casbadji » (puisque'il est le plus âgé) à D en disant « *celui qui ne connaît pas RezkiEbadaoui (le père de D) à la Casbah n'est pas natif de la Casbah* ».

Je peux d'ores et déjà émettre une première hypothèse en guise de conclusion partielle au sujet de l'identification des casbadjis entre eux : il faut soit porter le nom d'une ancienne famille de la Casbah soit partager la micro-mémoire collective de la Casbah en ayant vécu une partie.

Une « micro » mémoire parce que la célébrité de la Casbah lui en a constitué une « macro » en ce sens que, les récits tout le temps enrichis et réactualisés par les médias font que n'importe quelle personne, peut connaître l'histoire de la Casbah durant la période coloniale parfois mieux que ses propres habitants mais ce qui n'est pas dit, c'est justement cette partie infime de la mémoire collective qui fait que les noms de personnes, des rues, les événements qui se sont déroulés à tel ou tel endroit sont racontés par une personne qui dit les avoir vécus personnellement ou entendu un proche en faire le récit de l'expérience qu'il a vécue. La micro-mémoire renvoie à cet ensemble de détails cités qui ne sont en fin de compte qu'une série de précisions parfois et souvent inutiles mais qui représentent tout simplement la pièce maîtresse de l'authentification casbadjie, le label casbadji.

Bibliographie

- BASTIDE, Roger., *Mémoire collective et sociologie du bricolage*, in L'Année sociologique, n°21, 1970, pp 65-108.
- BAUGNET, L., *L'identité sociale*. Dunod, Paris, 1998.
- BERTAUX, Daniel., *Le récit de vie*, Armond Colin, Paris, 2010.

- BULOT, T., « Langues en ville : une signalisation sociale des territoires », dans *Rouen : reconstruction, langages (Sociolinguistique normande : langues en ville)*, Études Normandes 1, Association Etudes Normandes, Mont Saint Aignan, 1998.
- BULOT, T., « Le discours sur l'identité ethnolinguistique : identifier pour se définir en contexte diglossique », dans *Textes et Contextes Culturels*, Mont Saint Aignan, Publications de l'Université de Rouen, 2003.
- MESSAOUDI, Leila., Parler citadin, parler urbain. Quelles différences ? In Bulot, T. et Messaoudi, L. (dirs.). *Sociolinguistique urbaine, frontières et territoires*. Cortil-Wodon : Éditions Modulaires Européennes. Paris, 2003, 105-135.
- TALEB IBRAHIMI Khaoula., *Les Algériens et leurs langues*, Editions ElHikma, Alger, 1997.